

1-1-2004

Qui Est Numero Un? Classements Americains Et Universities Allemandes

Andre Wakefield
Pitzer College

Recommended Citation

Wakefield, Andre. "Qui est numéro un? Classements américains et universités allemandes." *Le Detour. Revue des Sciences Humaines. Colonisations, dé(re)colonisations: regards croisés. Nouvelle série—No. 4 (2004): 73-88.*

This Article is brought to you for free and open access by the Pitzer Faculty Scholarship at Scholarship @ Claremont. It has been accepted for inclusion in Pitzer Faculty Publications and Research by an authorized administrator of Scholarship @ Claremont. For more information, please contact scholarship@cuc.claremont.edu.

Qui est numéro un ? Classements américains et universités allemandes

Andre Wakefield

Texte traduit de l'anglais par Betty Fuchs

Andre Wakefield est professeur assistant en histoire au collège Pitzer de Claremont en Californie. Il prépare actuellement, avec Claudine Cohen (EHESS, Paris), la première édition anglaise du "Protogaea" de G. W. Leibniz

Résumé

En 1983, U.S. News and World Report a publié une petite enquête sur les universités et collèges américains. Cette petite enquête est désormais devenue un système de classements extrêmement influent qui détermine de nombreux aspects de l'enseignement supérieur américain. D'importants magazines d'actualités allemands ont suivi l'exemple américain et ont introduit leurs propres classements universitaires en Allemagne, affirmant que la compétition et la transparence transformeront le système allemand en difficulté. Dans cet article, j'étudie ces déclarations et j'en conclus que les partisans allemands des classements à l'américaine ont ignoré les profondes différences structurelles entre les deux systèmes.

La plupart des dictionnaires allemand-anglais traduisent « Mensa » par « restaurant universitaire ». Cela ne me paraît pas correct. Dans les universités américaines, le restaurant universitaire est généralement un endroit morne où l'on trouve quantité de nourriture excessivement chère. Certains étudiants paient en avance la nourriture qu'ils vont consommer pendant tout un semestre. On appelle cela le « plan repas ». D'autres paient à des prix exorbitants la banane ou le sandwich au fromage grillé qu'ils mangent

occasionnellement. Le restaurant universitaire est loin d'être quelque chose de merveilleux.

Il n'en va pas de même pour la *Mensa* allemande. Imaginez. Des groupes d'étudiants grouillent devant un grand bâtiment en attendant de pouvoir acheter leurs tickets pour le repas de midi. Vous les rejoignez. Le choix du menu est vaste, on vous propose de tout, du curry végétarien aux côtelettes d'agneau. Vous consultez le panneau d'affichage pour choisir votre menu, achetez un ticket repas, faites la queue dans la bonne file, tendez votre ticket à la bonne personne, recevez votre repas, et, ceci est très important, placez *correctement* votre plateau sur le tapis roulant une fois votre repas terminé. Il y a beaucoup de règles, certaines explicites, d'autres non, et cela peut être stressant pour les étrangers. Le surveillant des plateaux me crie après car j'ai laissé un noyau de pêche dans le bac réservé aux couverts. Je me sauve. Mais le repas était excellent, et bon marché. Je me suis rassasié pour trois euros. Ce n'est pas un restaurant universitaire.

Il est certain que la *Mensa* confirme certains stéréotypes culturels. Après avoir regardé des étudiants à lunettes engloutir leur bière avec leur saucisse, ou vous être enfui lorsque la police des plateaux a crié « Stop ! », il est difficile d'oublier que vous êtes en Allemagne. Cependant, la *Mensa* rejette également de nombreux clichés que nous associons d'ordinaire à l'Allemagne. Tout d'abord, l'endroit est étonnamment accessible. Les pancartes obligatoires figurent sur les murs (« réservé aux étudiants et au personnel de l'université »), mais personne n'y prête attention. Chaque jour, les *Mensas* des grandes universités allemandes servent sans sourciller des milliers de clients « illégitimes », que ce soit d'anciens étudiants, des passants, des habitants de la ville, ou même des étrangers comme moi. Etant donné que ces repas sont largement subventionnés par l'Etat, vous pouvez penser que cela pose quelques problèmes. Cela provoquerait certainement un scandale aux Etats-Unis.

Dans mon université californienne, il me faut mon numéro d'identification pour acheter un simple croissant. Mes étudiants

doivent eux aussi présenter leur numéro d'identification chaque fois qu'ils veulent prendre leur petit-déjeuner, leur déjeuner ou leur dîner au restaurant universitaire. A travers les Etats-Unis, les collèges et les universités deviennent de plus en plus compétents pour suivre à la trace ce que les étudiants (et les facultés) dépensent. Sur tous les campus du pays, la carte d'identification universitaire, ce petit outil administratif qui passe inaperçu, a une surveillance et une économie. Cette carte d'identification que l'on utilise pour tout, de l'accès aux résidences aux dépenses courantes (distributeurs automatiques, photocopies, restaurant universitaire, frais de parking, snacks, événements sportifs, et même la laverie) permet aux universités d'obtenir leur argent en avance¹, tout en contrôlant l'accès à d'innombrables endroits, produits et événements. Encore plus important, la carte d'identification permet aux administrateurs des universités de recueillir des informations concernant les étudiants et leurs habitudes dépensières. Bienvenue en Amérique !

Problèmes allemands, solutions américaines

Ces derniers temps, les universités et collèges américains reviennent sur leurs pas. Dans de nombreuses grandes institutions d'Etat, d'importants déficits budgétaires ainsi que les marchés financiers en difficulté ont entraîné des augmentations sans précédent des frais d'inscription pour les étudiants, des gels de salaires dans les facultés et des réductions de personnel. Des collèges privés plus petits ont également souffert de cette situation économique difficile puisque les dotations en baisse ne permettent plus de produire le revenu nécessaire pour les opérations quotidiennes². L'enseignement supérieur américain est actuellement

¹ Les étudiants rechargent souvent leur carte en y mettant des centaines de dollars en une fois et procurent ainsi à l'université un prêt exempté d'intérêts pendant une bonne partie du semestre.

² Cf. Stephen Burd, "Unfair Advantage? Elite Private Colleges Say They will Fight to Protect Federal Aid that Other Institutions Want for Needy Students", in *The Chronicle of Higher Education*, 15 août 2003, p. 21.

confronté à une profonde crise fiscale. Pendant ce temps, l'Allemagne doit faire face à sa propre crise, alors que les réductions spectaculaires des budgets universitaires mettent à rude épreuve un système déjà surchargé³. La frustration liée au système universitaire a incité de nombreux Allemands à se tourner vers l'étranger, et en particulier vers les Etats-Unis, à la recherche d'autres modèles⁴. Par exemple, les magazines et les journaux allemands ont l'habitude d'idéaliser le système universitaire américain et traitent son approche, perçue comme une approche d'économie de marché, comme la panacée des problèmes allemands. Une série d'articles publiés récemment dans l'hebdomadaire en vue, *Die Zeit*, expose les exemples récents les plus saisissants des représentations justes et fausses que se fait l'Allemagne sur l'université américaine.

Die Zeit a récemment fait la promotion d'un système de classement à l'américaine pour les universités allemandes. En utilisant le modèle de la compétition qu'engendre l'économie de marché, le journal s'est positionné en faveur d'un système de compétition universitaire plus ouvert et plus transparent qui encouragerait la recherche de qualité. Un article déclare que « la comparaison entre Harvard et Hambourg, Stanford et Stuttgart n'est peut-être pas très fair-play, mais cependant tout à fait nécessaire ». L'article poursuit en se demandant où en serait aujourd'hui, après tout, l'industrie allemande si « SAP ou BMW déclaraient pas même vouloir amorcer une lutte de concurrence au Japon ou aux Etats-Unis ?⁵ ». L'argument est à peu près le suivant : (1) la compétition génère les meilleurs produits, que ce soit dans la recherche

³ Considérez par exemple les réductions budgétaires massives à l'université Humboldt à Berlin. Cf. Editorial, "Berlin's University Crisis," in *Nature*, 423, 101 (29 mai 2003).

⁴ La critique du système allemand venant de l'intérieur n'est cependant pas un phénomène tout à fait nouveau. Voir, par exemple, Peter Glotz, *Im Kern verrottet? Fünf vor Zwölf an Deutschland's Universitäten*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1996.

⁵ Voir, en particulier, Martin Spiewak, "Pisa für die Forschung", in *Die Zeit* 58, Nr. 28, 3 juillet 2003, p. 1.

universitaire ou dans l'industrie automobile ; (2) la « transparence » créera cette compétition en facilitant les comparaisons entre les universités ; (3) un système de classement à l'américaine peut générer cette transparence et donc, par ce moyen, encourager la compétition.

De tels arguments renvoient à la perception que l'on a des universités américaines et allemandes, comme étant respectivement des économies de marché et comme ayant un passé prestigieux. *Die Zeit* soutient que sans une « concurrence des meilleurs », « la recherche scientifique allemande ne sera plus jamais ce qu'elle fut du temps de Planck, Heisenberg, Mommsen : l'une des meilleures du monde⁶ ». Cette remarquable déclaration, qui associe fondamentalement Wilhelm von Humboldt à Ronald Reagan, évoque en même temps les images du passé allemand et les slogans de l'Amérique actuelle. On nous apprend que l'Allemagne peut revenir à son ancienne grandeur scientifique en prenant finalement en considération la théorie d'Adam Smith.

Mais Adam Smith n'était pas un fervent admirateur des universités publiques richement dotées. « Ces dotations publiques ont-elles contribué en général à promouvoir les objectifs de leurs institutions? », demanda-t-il. « Ont-elles contribué en général à encourager l'assiduité et à améliorer les compétences des professeurs ? Ont-elles orienté les cursus d'éducation vers des fins plus utiles à la fois pour l'individu et pour le public ?⁷ ». Non, absolument pas. Smith soutenait plutôt que les professeurs qui se battent (c'est-à-dire ceux qui avaient besoin des frais de scolarité des étudiants pour subsister) donnaient de meilleurs cours que les gros richards exerçant dans de riches universités. « A l'université d'Oxford, la plupart des professeurs du public ont même ces

⁶ *Ibid.*

⁷ Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* [1776], Edwin Cannan, ed., 2 vols., (Reprint, Chicago, University of Chicago Press, 1976), vol. 2, pp. 282-284.

dernières années complètement abandonné la prétention d'enseigner⁸ ».

Ce débat sur la compétition universitaire fait pousser de grands cris, mais ni l'université allemande du XIXe siècle ni l'université américaine du XXIe siècle n'adhèrent à l'idéal universitaire d'Adam Smith. Dans le cas de l'Allemagne, cela devrait être relativement évident, puisque Wilhelm von Humboldt a fondé l'université de Berlin en opposition explicite à la philosophie utilitariste du XVIIIe siècle présentée dans *The Wealth of Nations*. Humboldt a rejeté la science utilitariste pour se concentrer sur la *Bildung* et la recherche d'un savoir désintéressé⁹.

Paradoxalement, se consacrer à la « science pure » a non seulement fait que les universités allemandes soient enviées dans le monde entier, mais a aussi posé les jalons pour l'industrialisation rapide de l'Allemagne à la fin du XIXe siècle. C'est du moins ce que raconte l'histoire populaire des sciences et de l'industrie allemande. En d'autres mots, l'infrastructure scientifique « désintéressée » créée pour la première fois par Humboldt et ses partisans a stimulé la future croissance économique et industrielle du pays. De plus, l'université allemande a vraisemblablement servi de modèle aux universités de recherche américaines de la fin du XIXe siècle, comme cela a été le cas avec la création de l'université Johns Hopkins en 1876¹⁰.

Cette histoire héroïque de l'université allemande, soit à peu près juste une histoire de science pure et de sa diffusion, comporte certainement ses problèmes, mais ce n'est pas ici mon propos immédiat. Je veux plutôt savoir comment les notions corrompues de « science de marché » de Smith sont devenues des modèles de

⁸ *Ibid.*

⁹ Cette histoire a été répétée *ad nauseam* dans de nombreux livres et articles. Voir, par exemple, Lenore O'Boyle, "Learning for its Own Sake: The German University as Nineteenth-Century Model", in *Comparative Studies in Society and History*, 25,1 (1983) : 3-25.

¹⁰ Cf. Robert E. Kohler, "The Ph.D. Machine: Building on the Collegiate Base", *Isis*, 81 (1990) : 638-662.

réformes pour les détracteurs du système universitaire allemand, qui est l'exemple-même de la réussite d'une éducation fondée par l'Etat. En fait, une bonne partie du débat allemand sur les réformes universitaires repose sur des représentations fondamentalement fausses sur le système universitaire américain.

Le « paradis pour la recherche que sont la Californie ou le Massachusetts ¹¹ », loin d'être la réalisation de l'idéal d'économie de marché d'Adam Smith, sont les Oxford suralimentés du XXI^e siècle, riches, privilégiés et suffisants. Le chroniqueur Mike Barnicle signala en raillant, non sans raisons, en 1997, que « la dotation de Harvard est plus élevée que le PNB d'environ 75 nations. Si l'université de Harvard le voulait, elle pourrait acheter la Finlande et essayer d'y établir un sens de l'humour national¹² ». C'était en 1997, quand la dotation d'Harvard totalisait environ 9 milliards de dollars. En 1999, elle avait dépassé les 13 milliards de dollars après avoir généré un stupéfiant profit de 20,5% en 1998¹³. Et ce qui s'est passé à Harvard est emblématique de tout le système d'enseignement supérieur américain des années 80 et 90. Par exemple, en 1981, Harvard était la seule université américaine ne comprenant qu'un seul campus à disposer d'une dotation de plus d'un milliard de dollars¹⁴. Aujourd'hui, après deux décennies de croissance spectaculaire sur le marché financier, le total des dotations des dix universités américaines les plus riches atteint presque 75 milliards de dollars (voir tableau en fin de texte). De plus, plusieurs petites écoles des beaux-arts libérales ont amassé plus d'un milliard de dollars de dotations. L'importance de ces investissements dans tous les aspects de la vie universitaire ne doit pas être sous-évaluée. Pour la plupart des collèges et des universités

¹¹ Spiewak, "Pisa für die Forschung," p. 1.

¹² Mike Barnicle, "Harvard Shows its Greedy Side", in *The Boston Globe*, Septembre 1997.

¹³ Kit Lively, "Harvard University Increases its Rate of Spending on Endowment Earnings", in *The Chronicle of Higher Education*, 11 décembre 1998, p. A59.

¹⁴ John L. Pulley, "Another Downer of a Year for College Endowments", in *The Chronicle of Higher Education*, 24 janvier 2003, p. 23.

américaines d'élite, les dotations sont devenues le moteur de la recherche universitaire et de l'enseignement.

Le mirage des classements

Comme nous l'avons déjà vu, des périodiques populaires allemands comme *Die Zeit* et *Der Spiegel* ont commencé à classer les universités allemandes et européennes en utilisant comme modèle l'approche américaine, et en suggérant que la transparence créée par ces comparaisons engendrera une compétition universitaire saine. Le magazine d'actualité hebdomadaire *U.S. News & World Report*, qui a été l'un des premiers à lancer un système de classement des universités et collèges américains, sert de schéma directeur pour les nouveaux classements des universités européennes.

Lorsque les classements de *U.S. News* ont été publiés pour la première fois en 1983, ils étaient tout juste considérés comme une curiosité¹⁵. Le magazine a envoyé une courte enquête aux présidents d'universités : ceux-ci devaient répondre à des questions portant sur une liste d'universités. Ces premières enquêtes n'avaient pas la prétention d'être « scientifiques », elles reflétaient simplement l'avis de quelques présidents et doyens de collèges. Les choses changèrent en 1988 quand *U.S. News* engagea deux professionnels (Mel Elfin, un journaliste et Robert Morse, un statisticien) pour lancer la fastueuse publication connue aujourd'hui sous le nom de « America's Best Colleges ». Depuis 1988, le classement des collèges représente un business en plein essor. Chaque année, le numéro très attendu de *U.S. News* contenant les classements des collèges se vend presque deux fois plus que l'édition standard hebdomadaire du magazine. De plus, les livres *America's Best Colleges* et *America's Best Graduate Schools* sont devenus des best-sellers de leur propre droit. Cette année, on retrouve dans

¹⁵ Nicholas Thompson, "Playing with Numbers", in *The Washington Monthly* septembre 2000, <http://www.washingtonmonthly.com/features/2000/0009.thomson.html>.

l'imposante édition de *America's Best Colleges* le classement de plus de 1 400 institutions, de l'Université de Princeton au Collège de Walla Walla.

Malgré le succès des classements de *U.S. News*, l'entreprise a été sérieusement critiquée. L'attaque la plus célèbre est probablement venue de Gerhard Casper, président de l'université de Stanford en 1996. Casper a écrit à James Fallows, qui était alors directeur de *U.S. News*, que « beaucoup de choses dans ces classements, en particulier leurs formules spécieuses et leur précision fallacieuse sont tout à fait trompeuses ». Il a présenté une critique cinglante des critères et formules utilisés par le magazine, en indiquant quelques-uns des aspects les plus arbitraires du système de classement de *U.S. News*. Mais Casper concluait sur une note réaliste, si ce n'est de résignation : « Si, sous votre direction, *U.S. News* devait s'éloigner de ces classements trompeurs, ce serait une puissante démonstration de bon sens. Je crains cependant que ces classements et leurs produits dérivés attirent désormais trop l'attention pour que cela puisse arriver¹⁶ ».

Gerhard Casper avait raison. Depuis 1996, la popularité des classements de *U.S. News* n'a cessé de s'accroître. *America's Best Colleges* est maintenant une stupéfiante entreprise lucrative de son propre droit, et est devenue trop rentable pour qu'on puisse la détruire. La confiance croissante de l'industrie des classements se reflète dans le langage de plus en plus carré utilisé pour défendre sa franchise : l'éducation est un produit ; les étudiants (et leurs parents) sont les consommateurs ; et les universités sont les usines. *U.S. News*, tout comme *Consumer Reports*, vous aidera à comprendre tout cela. Si vous pensez que j'exagère, réfléchissez à ce que *U.S. News* raconte à ses lecteurs sur les classements des universités :

« Nous effectuons ces classements pour la qualité, mais également pour le meilleur rapport qualité/prix. Vous

¹⁶ Gerhard Casper à James Fallows, 23 septembre 1996. Cette lettre, qui fait désormais partie du domaine public, est reproduite à l'adresse suivante : <http://www.stanford.edu/dept/pres-provost/president/speeches/961206gcfallow.html>.

n'iriez pas acheter un lecteur CD ou une voiture sans vous être assuré que c'était le meilleur produit que vous puissiez vous permettre en tenant compte de votre budget. On devrait appliquer la même règle lorsque l'on choisit son collègue, particulièrement à une époque durant laquelle 4 années à l'université pourraient vous coûter 120 000 dollars de frais d'inscription, sans compter le logement, l'alimentation et les livres¹⁷ ».

Si les enjeux de *U.S. News & World Report* sont importants, ceux des collèges et des universités le sont encore davantage. En 1999, James Monks et Ronald Ehrenberg ont démontré que l'étude de *U.S. News* avait un effet mesurable sur les demandes d'admission dans les collèges. Ils montraient plus précisément qu'il existait une corrélation entre le classement de *U.S. News* et le pourcentage de candidats admis. En d'autres termes, Monks et Ehrenberg ont prouvé ce que tout le monde dans les universités et collèges américains savait déjà : les classements de *U.S. News* influencent directement les étudiants dans le choix de leur collège¹⁸.

Les défenseurs des classements du journal *Die Zeit* seraient alors quelque peu déconcertés. Le système américain de classement des collèges et universités n'a rien à voir avec l'économie de marché du savoir universitaire. Il a plutôt à voir avec la grande distribution des magazines d'actualité américains. Les classements de *U.S. News* ont des conséquences sur les collèges et les universités, mais pas celles désirées. Au fur et à mesure que le système de classement de *U.S. News* a gagné en influence, les critères souvent arbitraires sur lesquels il base ses jugements (« rétention des étudiants », « taux d'anciens étudiants », « taux de réussite au diplôme ») sont devenus le point de mire des administrations des collèges et universités de la

17 USNews.com, "Why U.S. News Ranks Colleges", 2003, http://www.usnews.com/usnews/edu/college/rankings/about/primer_brief.php.

18 James Monks et Ronald G. Ehrenberg, "U.S. News and World Report's College Rankings: Why do they Matter?", in *Change*, 31, 6 (1999): 42-51.

côte est à la côte ouest du pays¹⁹. Pour ne prendre qu'un seul exemple, *U.S. News* donne beaucoup d'importance à ce qu'il appelle la « rétention des étudiants ». Pour satisfaire à ce critère, l'université doit réussir à garder *tous ses étudiants* jusqu'à ce qu'ils soient diplômés. En d'autres termes, plus les étudiants quittent un collège avant d'être diplômés, pour quelque raison que ce soit, plus le taux de « rétention des étudiants » est bas. Les collèges désirant améliorer leur classement ont donc comme motivation de s'assurer que tous les étudiants restent inscrits. Les ramifications sont prévisibles : les étudiants pénibles sont choyés ; on encourage les facultés à rendre leurs cours divertissants et acceptables ; les préoccupations liées au mode de vie, comme la nourriture, le logement et les piscines, font l'objet d'une attention spéciale. Certains de ces effets sont positifs, d'autres non. Cependant, force est de constater que les classements de *U.S. News* ont commencé à façonner la vie quotidienne dans de nombreuses universités et collèges américains. Et malgré tout, ils servent aussi à masquer les changements les plus considérables qui ont transformé l'enseignement supérieur américain ces 25 dernières années.

Les classements derrière les classements

Les publications allemandes obsédées par les classements ignorent immanquablement les profondes structures qui distinguent les universités américaines des universités allemandes. Certains pensent qu'un système de classement du type *U.S. News* pourrait propulser d'une manière ou d'une autre les universités allemandes dans leur grandeur du XIXe siècle. Mais cette suggestion oublie de mentionner le vrai problème : comment la recherche et l'enseignement supérieur sont-ils financés ?

¹⁹ Robert J. Morse, Samuel Flanigan, et Ramin Setoodeh, in Sara Sklaroff, ed., *America's Best Colleges, 2004*, Washington, D.C., U.S. News and World Report, 2004, pp. 80-81.

Die Zeit a entièrement fondé ses récents classements des universités allemandes sur l'argent distribué par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (DFG), la première source de financement de la recherche scientifique en Allemagne. En 2001, le budget total de la DFG s'élevait à 1,2 milliards²⁰. Cela peut paraître beaucoup. Considérez cependant que le *budget annuel total* de la DFG est inférieur au revenu de dotations annuel escompté de l'université d'Harvard, qui a largement dépassé les 17 milliards de dollars en 2001²¹. Considérez maintenant que les dotations d'Harvard, bien qu'elles soient énormes, représentent moins de 8% des dotations de tous les collèges et universités aux Etats-Unis. Autrement dit, les collèges et les universités américains comptent sur un revenu de dotations de l'ordre de 15 à 20 milliards de dollars chaque année, et cette somme n'inclut ni les fonds publics ni les frais de scolarité²².

Comme nous l'avons suggéré précédemment, la dotation d'Harvard est une chose, mais ce n'est pas tout. D'autres collèges et universités disposent d'encore plus d'argent *par étudiant* que Harvard²³. Prenez par exemple le College Grinnel, une institution étudiante de 1 300 étudiants située dans la campagne de l'Iowa. Il fait partie des petites écoles des beaux-arts libérales extrêmement riches, avec une dotation de plus d'un milliard de dollars. Ces écoles qui disposent de plus d'un milliard de dollars de dotations peuvent s'attendre à recevoir un intérêt annuel de 60 000 à 80 000 dollars ou plus *par étudiant*. Encore une fois, sans compter les frais d'inscription qui peuvent dépasser les 25 000 dollars par an.

²⁰ Deutsche Forschungsgemeinschaft, "Jahresbericht 2001: Aufgaben und Ergebnisse", (Bonn et Berlin: Köllen Druck + Verlag GMBH, 2002). p. 17.

²¹ Voir tableau.

²² Le "revenu attendu" est trompeur puisqu'il dépend de facteurs imprévisibles comme l'économie, la bourse et le rendement de ses propres investissements. Les dotations des collèges et universités ont traditionnellement généré un profit compris entre 6% et 10%.

²³ Par exemple, si on considère seulement dans le calcul les étudiants "à plein temps", plusieurs écoles des beaux-arts libérales disposeraient de plus de dotations per capita que Harvard.

Il faut également mentionner dans notre analyse les grandes universités publiques comme l'université du Texas, l'université de Californie et l'université du Michigan. Ces grandes universités publiques se comportent administrativement et financièrement de plus en plus comme les riches universités de l'Ivy League²⁴. L'année dernière, malgré les difficultés économiques en Amérique, un grand nombre d'universités publiques a organisé des collectes de fonds qui ont obtenu un succès spectaculaire. Par exemple, l'université du Michigan a réuni à elle seule plus de fonds que le budget annuel total de la DGF²⁵. N'oubliez pas que le Minnesota ne compte qu'environ 5 millions de personnes, soit environ 6% de la population allemande.

Cela ne veut pas dire que les collèges et universités américains sont prospères. Comme je l'ai souligné précédemment, le système de l'enseignement supérieur aux Etats-Unis se trouve au cœur d'une profonde crise. Mais à cause de la révolution du système de dotations, la crise universitaire américaine ne ressemble absolument pas à la crise universitaire allemande. Pour certaines grandes universités publiques américaines, les fonds publics correspondent maintenant à moins de 10% de leur revenu total. Quant aux frais d'inscription, ils couvrent souvent moins d'un quart des dépenses totales²⁶. Le pouvoir législatif de l'Etat attend de plus en plus des universités publiques qu'elles se financent elles-mêmes, que ce soit en réduisant leur budget, en augmentant les frais d'inscription ou en organisant des campagnes de collectes de fonds. Les résultats se sont révélés désastreux dans de nombreuses universités publiques, particulièrement dans celles disposant de faibles dotations. Mais les autres ont réagi en collectant des fonds

²⁴ Ben Gose, "The Fall of the Flagships : Do the Best State Universities Need to Privatize to Thrive ? ", in *The Chronicle of Higher Education*, 5 juillet 2002, p. 19.

²⁵ L'université du Minnesota a récolté plus de 1,6 milliard de dollars en 2003. Voir Mary Jane Smetanka, "University of Minnesota has Raised \$1.6 Billion", in *Star Tribune*, 10 septembre 2003, p. 1A.

²⁶ Cf. Stanley Fish, "Colleges Caught in a Vise", *The New York Times*, 18 septembre 2003, p. A27.

sans précédent. De l'autre côté, en Allemagne, les frais d'inscription et les collectes de fonds privées sont virtuellement inexistantes et il n'y a pas de réelle alternative au financement public.

La révolution du système de dotation

Les journalistes et les universitaires allemands ne se sont pas bien rendu compte de l'importance structurelle de la révolution du système de dotation en Amérique. Lorsqu'ils regardent l'Amérique, ils ne voient que l'épiphénomène des énormes dotations : Prix Nobel, de généreuses subventions pour la recherche, des professeurs bien payés. Mais ils ne voient pas les décennies passées à collecter quotidiennement des fonds et à accumuler des dotations, qui ont façonné l'enseignement supérieur américain. La plupart des professeurs allemands méprisent l'idée de collecter des fonds pour leurs universités. Par contraste, en Amérique, les professeurs assistent aux dîners et aux parties de football entre les anciens étudiants, parlent avec les parents et demandent même de l'argent au téléphone.

« L'esprit de l'école », c'est-à-dire l'affection particulière que les diplômés ressentent pour leurs collèges et universités, constitue la base du financement américain de l'enseignement supérieur. Sans cet esprit de l'école, le financement lui-même serait impossible. Les universitaires européens se moquent volontiers des sports universitaires américains avec leurs supporters qui hurlent, les couleurs de l'école, les publicités à la télévision, les pom-pom girls, etc., mais ces rituels de patriotisme universitaire forment la base d'un système de recherche universitaire qui, pour le meilleur ou pour le pire, est envié dans le monde entier.

Il faudra beaucoup plus qu'un système de classement à l'américaine pour réformer l'université allemande du XXI^e siècle. Si les universités allemandes prennent au sérieux le fait de « concourir » sur le marché scientifique mondial, il sera alors temps de mettre en place une réforme fiscale et administrative radicale. Le moment sera également venu d'arrêter de se focaliser aveuglément

sur l'université de recherche allemande du XIXe siècle, comme si les modèles de *Bildung* et de pure *Wissenschaft* de Humboldt pouvaient apporter des réponses aux dilemmes actuels. Les personnes à la recherche de modèles allemands feraient mieux de recourir aux grandes réformes universitaires du XVIIe siècle à Halle et Göttingen.

Les administrateurs novateurs dans ces universités, confrontés à un faible nombre d'inscriptions et à leurs propres malheurs budgétaires, ont radicalement changé les structures existantes des connaissances universitaires. Comme les universités allemandes du XVIIIe siècle, l'université américaine de la fin du XXe siècle a connu une révolution fiscale et administrative. La nature de cette révolution doit désormais être pleinement appréciée (à sa juste valeur) lors des discussions sur les réformes universitaires. Une chose est sûre : si les universités allemandes veulent vraiment s'américaniser, la *Mensa* ne survivra pas. Les révolutions ont leurs conséquences.

Tableau : Classement des 10 dotations universitaires les plus importantes²⁷

Institution	Dotations les plus importantes par université (2002)	Institution	Dotations les plus importantes par étudiant (2000)
1. Université de Harvard	\$17,169,757,000	1. Université de Princeton	\$1,309,000
2. Université de Yale	\$10,523,600,000	2. Université de Harvard	\$1,051,000
3. Université de Texas System	\$8,630,679,000	3. Université de Yale	\$927,000
4. Université de Princeton	\$8,319,600,000	4. Université de Rice	\$800,000
5. Université de Stanford	\$7,613,000,000	5. Grinnell College	\$788,208
6. M.I.T.	\$5,359,423,000	6. Pomona College	\$706,000
7. Université d'Emory	\$4,551,873,000	7. Swarthmore College	\$697,000
8. Université de Columbia	\$4,208,373,000	8. Williams College	\$679,000
9. Université de Californie	\$4,199,067,000	9. M. I. T.	\$666,000
10. Texas A&M System	\$3,743,442,000	10. Université de Stanford	\$658,000
Total	\$74,318,814,000	--	--

²⁷ Sources : National Association of College and University Business Officers (NACUBO), "Collegiate Endowment Earnings Decline Due to Volatile Stock Market and Weak Economy", Press Release, Washington, D.C., 21 janvier 2003 ; Ronald Ehrenberg, "Endowment Policies Lecture" (2003), <http://instruct.cit.cornell.edu/courses/ilrle648> ; NACUBO, "All Institutions Ranked by Fiscal Year 2002 Market Value of Endowment Assets" (2003), http://www.nacubo.org/accounting_finance/endowment_study.